

## Qu'entends-tu exactement par là ?

Judith Vanistendael

*Lors de la deuxième réunion de rédaction, Judith Vanistendael a formulé l'observation suivante : « Je pense même qu'un dictionnaire comme ça pourrait être très utile dans les écoles, dans une classe, pour travailler avec les enfants sur certains mots. Les enfants doivent cohabiter avec beaucoup de cultures différentes. Et pour thématiser leurs idées, c'est très pratique d'avoir un dictionnaire comme ça. » Nous lui avons demandé d'explicitier cette idée pour cet ouvrage.*

Je trouve que ce dictionnaire est un outil pratique à utiliser dans les écoles à Bruxelles.

La langue fait de nous ce que nous sommes, elle nous relie à un groupe spécifique de gens.

Si chaque être humain est en mesure d'exprimer les mêmes émotions, chaque langue les interprète différemment. La langue refoule certains concepts et en accentue d'autres. La langue forme en quelque sorte le miroir de notre univers.

Bruxelles est un melting-pot linguistique extraordinaire, et cette réalité est très présente dans les classes des enseignements primaire et secondaire. Des enfants aux *dictionnaires* très différents se côtoient chaque jour en classe, ils forment un groupe dans lequel ils doivent interagir. Cela ne crée pas toujours une atmosphère détendue. La différence n'est pas forcément transposée en une attitude positive. Je pense que le dictionnaire pourrait être un excellent moyen de faire fonctionner des enfants en groupe. Comme je l'ai dit au cours de l'entretien auquel j'ai participé, ce dictionnaire suscite le plaisir de jouer avec la langue, d'entendre de nouveaux sons, de découvrir de nouveaux mots capables d'exprimer certaines choses.

Je trouve que ce plaisir n'a rien d'élitiste, je suis persuadé que chacun de nous partage cette jouissance linguistique : tout le monde est un homo sapiens et chacun pratique une langue. Il est propre à notre espèce de posséder une telle complexité linguistique. Cela n'a rien d'une activité intellectuelle, mais relève de la découverte et de la

conscience de l'importance de la langue et de la communication.  
L'homme est également un Homo Ludens, un être porté sur le jeu. Chaque être humain, sauf le plus amer, prend du plaisir au jeu.

Se constituer son propre dictionnaire de groupe, en classe, pour afficher son identité en tant que groupe, mais aussi pour découvrir les différences en groupe, cela associe le don de l'homme pour la langue à notre envie de jouer, de s'amuser et de découvrir.

Je suis d'avis que telle est précisément la force de la création d'un *dictionnaire*.

## Construire Bruxelles avec des mots

Dr Isabelle Doucet, Université de Manchester

La langue, les mots sont-ils importants pour construire les villes et concevoir la société ? La réponse qui vient tout de suite à l'esprit est incontestablement *oui*. En effet, les citoyens *parlent* de la ville, de leur quartier, de la vie dans ce quartier. Les personnes chargées plus *officiellement* de discuter – *parler* – de la ville développent des visions de l'avenir à propos de la ville. Les architectes et les urbanistes, en particulier, *narrent* la ville par leurs dessins, leurs plans et leurs écrits. Les citoyens, eux aussi, parlent des projets et des plans élaborés, par d'autres, pour leur ville. À vrai dire, les citoyens partagent leurs points de vue au quotidien. Et ils le font dans différents langages. Dès lors, il n'est sans doute pas surprenant que, lorsque les différents acteurs qui *parlent* de la ville se rencontrent, ils aient parfois des difficultés à se comprendre. Non pas qu'ils ne veulent pas, mais parce qu'ils apportent chacun leurs expériences, leurs connaissances, et leur langage qui peut se révéler difficile à comprendre pour d'autres. Ainsi, lorsque j'ai analysé les réunions de concertation organisées dans le cadre des Contrats de Quartier à Schaerbeek (et Bruxelles en général), il était clair que certains mots et idées interviennent dans ces réunions, mais ne sont pas expliqués et peuvent donc mener à des frustrations ou à des soucis de communication. De même, par exemple, je perçois parfois un sentiment de suspicion au sein de la population bruxelloise vis-à-vis des architectes et des urbanistes. Certes, Bruxelles accuse un passé assez difficile fait de divers projets urbanistiques destructeurs ayant fortement perturbé la population (par ex. plan Manhattan, Jonction Nord-Sud, Palais de Justice). Je me demande par conséquent si ces *traumatismes* ne sont pas toujours présents à chaque fois que les citoyens, les politiciens et les urbanistes/architectes se réunissent (comme dans le contexte d'un Contrat de Quartier).

Avant de se pencher sur cette question, commençons par aborder les questions qui surgissent à partir du moment où l'on accepte que le

langage *conçoit* la ville.

Premièrement, si plusieurs langues sont utilisées, comme c'est certainement le cas à Bruxelles, comment éviter qu'une personne se perde dans la traduction ? Communiquer dans différentes langues peut susciter des malentendus, des tensions et parfois des conflits. Mais cette communication peut aussi générer le rire, l'amusement, la surprise et l'apprentissage. S'autoriser à se perdre dans le labyrinthe de la communication plurilingue peut en réalité devenir une méthode d'apprentissage productive.

Deuxièmement, si le langage est perçu comme une manière de s'exprimer, et d'exprimer des idées et des visions au sujet de la ville, il faut reconnaître que de telles idées et visions ne soient pas uniquement véhiculées par des termes écrits et parlés, mais aussi par des dessins, des plans, des modèles, et même par des immeubles. Les architectes et les urbanistes *parlent* au travers de leurs immeubles. Dès que les mots sont matérialisés, ceux-ci ne se contentent plus de *signifier* quelque chose, mais ils peuvent créer tout un univers autour d'eux. Par exemple, l'histoire nous a appris que les architectes sont capables de *parler* de la ville par leurs plans, leurs modèles et les immeubles qu'ils ont réalisés, mais cela ne signifie pas pour autant qu'ils ont aussi *compris* la ville, ni que leurs propositions ont été *comprises* (par les citoyens par exemple). Plusieurs désastres du passé en matière de planification urbaine *top-down* ont montré combien les personnes qui *vivent* dans la ville sont souvent tenues à l'écart de celles qui *imaginent* la ville. Parallèlement, et cela en surprendra peut-être plus d'un, une réflexion *bottom-up* à propos de la ville ne garantit pas nécessairement une compréhension mutuelle entre citoyens et urbanistes. De nombreux acteurs interviennent dans les réunions de concertation et ceux-ci ne sont pas, ou ne peuvent pas toujours être pris en compte. Ceci est souvent interprété comme une exclusion volontaire. Or, si beaucoup d'avis ne sont pas entendus, c'est tout simplement parce qu'ils sont difficiles à décrypter. Ils sont exprimés par le biais de messages forts, mais difficiles à saisir. Je vous présenterai un peu plus loin de tels acteurs *mystérieux*.

Troisièmement, et ce point est lié au précédent, la vie urbaine journalière regorge d'idées, de mots, de mythes et de légendes qui jouent un rôle important dans la conception de la ville et la réflexion

à son sujet, mais ce rôle est largement sous-estimé. Ces mots de tous les jours composent la ville au même titre que les plans officiels, mais comme ils sont plus implicites, ils ont des difficultés à se faire *entendre* et donc à être reconnus. Néanmoins, ils informent et influencent la façon dont nous envisageons la ville et ce que nous en attendons. Ces mots *agissent*, parfois de manière très vivante, et voyagent à travers l'espace et le temps, souvent sur plusieurs années, voire même plusieurs décennies. Ces mots qui voyagent dans la vie journalière, par le biais des gens, mais aussi des livres et des immeubles, revêtent un rôle majeur dans la vision et la construction de la ville. Voilà pourquoi il est important de trouver des moyens pour que ces mots *parlent*, mais aussi et surtout pour qu'ils soient *entendus*.

Parmi ces voyageurs significatifs, à Bruxelles, nous retiendrons les mots *architek* et *Bruxellisation*.<sup>1</sup> Comme la plupart des citoyens bruxellois le savent, *architek* est une insulte imaginée pour se moquer de Joseph Poelaert, l'architecte du projet mégalomane du Palais de Justice, et qui a fait son apparition pour la première fois dans le dialecte bruxellois dans les années 1880. *Bruxellisation* est un terme plus récent (qui remonte aux années 1960 et 1970) et décrit la destruction d'une ville par des urbanistes et architectes briguant avant tout la rentabilité. Ces deux mots nous rappellent donc le *traumatisme urbain* bruxellois, soit le harcèlement des citoyens par une planification urbaine destructrice. *Architek* et *Bruxellisation* sont tous deux des termes *anciens*, mais pas pour autant *dépassés* ou moins actifs. Dans un article que j'ai rédigé pour le journal *City, Culture, and Society*, intitulé « Making a City with Words: Understanding Brussels through its urban heroes and villains », j'ai fait la chronique des voyages d'*architek* et *Bruxellisation* (par exemple dans les poèmes, les romans policiers, les romans graphiques et les guides touristiques) dans l'optique de comprendre leur pouvoir dans la vie de tous les jours. Suivant l'ouvrage de J.L. Austin sur le potentiel de *performance* des mots, j'ai découvert pourquoi certains mots voyagent avec beaucoup de pertinence et d'aisance, alors que leur impact reste souvent inaperçu ou

---

<sup>1</sup> Le reste de cet article est basé sur I. Doucet, « Making a City with Words: Understanding Brussels through its urban heroes and villains », *City, Culture, and Society* (2012).

méconnu<sup>2</sup>.

C'est le cas parce que les mots voyagent sous différentes formes, sous divers *déguisements*, ou, pour reprendre les termes d'Austin sous 'des formes trompeuses' et 'masquées'<sup>3</sup>. *Bruxellisation*, par exemple, a voyagé sous le couvert de nombreuses autres expressions telles que 'urbanisme massacre'<sup>4</sup>, 'destruction frénétique'<sup>5</sup>, ou dans la comparaison de Bruxelles à un bonsaï : 'taillée, mutilée et maltraitée'<sup>6</sup>.

De plus, lorsque les mots voyagent, ils recourent à une multitude d'*astuces* pour renforcer leur effet sur le public. *Architek* en est un bel exemple puisqu'il a utilisé une telle astuce pour renforcer son effet en tant qu'insulte. Ainsi, on l'a vu évoluer avec un point d'exclamation : *architek !* De même, on a utilisé toutes sortes d'adjectifs pour renforcer l'insulte, comme 'smeerigen' ou 'vuile(n)', signifiant *sale* ou *vilain* dans le sens d'*injuste*<sup>7</sup>. Autre exemple plus célèbre, *architek* s'est vu accompagné des qualificatifs 'skieven' ou 'schieven', dans le sens *tordu* et, dans le sens plus figuratif, *faux et malhonnête*<sup>8</sup>.

Cependant, les mots voyagent aussi en se reposant sur des vecteurs non linguistiques pour renforcer leur effet et leur impact. Par exemple, quand *architek* et *Bruxellisation* circulent dans des livres qui sont publiés en grandes quantités, largement distribués, réimprimés en plusieurs versions et éditions, et qui sont mis à disposition des bibliothèques publiques en plusieurs exemplaires, ceci permet à ces mots de voyager plus aisément, plus largement et plus rapidement. De la même manière, on trouvera plus facilement sa voie vers *architek* et *Bruxellisation* s'ils sont inclus dans les index de livres, soit littéralement, soit une fois encore sous forme déguisée (par ex. 'ruine', 'terrain vague', 'chantier', ou 'en cours')<sup>9</sup>. Dans *Les Marolles*,

2 J.L. Austin, *How to do Things with Words*, Oxford et New York : Oxford University Press, 1990 [1962]. Pour une analyse détaillée et des commentaires sur l'utilisation de l'ouvrage d'Austin comme guide méthodologique, voir Doucet, « Making a City with Words ».

3 Austin, *How to do Things with Words*, p. 4.

4 Vandorselaer, T., et Van Hamme, J., *Bruxelles dans la BD. Itinéraire découverte*, Louvain-la-Neuve : Versant Sud, 2004, pp. 4-5.

5 Van Istendael, G., *Arm Brussel*, Anvers/Amsterdam : Edition Atlas, (2002 [1992]), p. 171.

6 A. Duchesne dans Labor, Maison de la Francité et Bruxelles 2000 (Ed.), *Dictionnaire de Bruxelles: définition d'une ville par les gens qui y vivent, y passent, ou y travaillent*, Bruxelles : Labor, 2000, p. 59.

7 D'Osta, J., et Quiévreux, L., *Dictionnaire du dialecte bruxellois*, Bruxelles : Éditions Libro-Sciences. Cinquième édition révisée (1985 [1951]). Publié à l'origine par Jean d'Osta, p. 20.

8 De Moor, D., Deburghgraeve, T., et Goes, B., et coll. (Ed.), *Brusselse Toeren: 10 straffe wandelingen, een fietstocht en een metrotoer*, Tiel : Lannoo, 2006, p. 62. L'utilisation du mot 'skieff' a aussi été expliquée comme une lecture erronée du terme anglais 'chief' – voir Doucet, « Making a City with Words ».

9 Labor, et coll., *Dictionnaire de Bruxelles*.

qui constituent en quelque sorte le berceau des deux mots *architek* et *Bruxellisation*, ces termes ont voyagé par le biais d'inscriptions matérielles également. *Bruxellisation* a été gravé dans une plaque en pierre<sup>10</sup> : 'Bataille de La Marolle. 13-9-1969. Ci-gît le promoteur et sa fidèle épouse la bureaucratie. Concession à perpétuité.' En plein cœur des Marolles, un bar populaire a été baptisé Skieven Architek. Et pour finir, il y a la présence matérielle permanente, et donc le rappel du Palais de Justice lui-même.

Ce que l'on peut retenir des voyages des mots *architek* et *Bruxellisation*, c'est que les villes ne sont pas seulement représentées et narrées par les mots, mais qu'elles sont aussi *mises en scène* par les mots. Les villes peuvent être *fabriquées* par les mots (Doucet, 2012). Et ces mots, comme je l'explique ici, voyagent, de façon innocente en apparence, dans notre vie quotidienne. Si, à divers moments par le passé, Bruxelles a été *traumatisée* par une planification urbaine destructrice, ce traumatisme est maintenu en vie par des termes tels qu'*architek* et *Bruxellisation*. On pourrait analyser l'influence de davantage de termes. Les mots *conçoivent* la ville, pas uniquement de par ce qu'ils *signifient*, mais en fonction de la façon dont ils voyagent. Une *conception* ou une *vision* de la ville requiert dès lors que l'on prenne en compte *plusieurs* acteurs, et pas uniquement les plus évidents. Il faut donc engager plus et non pas moins d'acteurs, ce qui engendre plus et non pas moins de complexité. Ceci va bien sûr à l'encontre de la logique de la planification urbaine, qui repose souvent encore sur la *réduction* de la complexité.

---

<sup>10</sup> De Vries, A., *Brussels, a cultural and literary history*, Oxford : Signal Books, Cities of the imagination series, 2003, p. 191.